

Ma rencontre avec François Fejtö

Jeune réfugié arrivé à Paris en transit pour les États-Unis, j'ai rencontré pour la première fois Feri vers le milieu de l'année 1950. A l'époque une dizaine de dissidents hongrois se sont retrouvés chaque mardi au bistrot « Tournon » au bout de la rue de Seine. C'est là qu'on m'a parlé de lui qui travaillait à l'agence France-Presse place de la Bourse. Rencontre très agréable entre un journaliste déjà célèbre, ami de « notre » grand poète Jozsef Attila, et un candide qui ne parle pas français et est en quête de relations.

Jusqu'en juin 2008, date de son départ nous nous sommes vus à plusieurs centaines de fois. A l'AFP ou chez lui, longtemps à Neuilly et par la suite, près du centre Pompidou. Lors de ma première visite à son domicile boulevard Victor-Hugo à Neuilly j'ai remarqué – dispersé autour de son bureau dans un désordre indescriptible – un grand nombre de boîtes de chaussures remplies de bouts de papier ; de gribouillages illisibles et incompréhensibles sauf pour l'auteur utilisant des crayons de couleur. En fait, bien plus tard, Feri a préparé à sa manière « l'Histoire des démocraties populaires » et que je considère, compte tenu de l'impact à travers le monde universitaire, pour ma part, comme l'ouvrage le plus important de sa carrière. Un ouvrage rédigé sans les facilités qu'offre aujourd'hui Google ou les autres moteurs de recherche pour rassembler, confortablement installé devant son ordinateur, la documentation de base pour la rédaction, au lieu de passer des mois sinon des années dans les bibliothèques avec un résultat parfois décevant.

Feri était un artisan authentique ; j'ai pu observer (mais bien entendu incapable de comprendre) son système de classement très personnel, manifestement efficace.

Pas à pas, à l'occasion de rencontres périodiques et de conversations téléphoniques, je crois avoir découvert son « secret » qui marquera ses écrits. Fejtö accorde la priorité à l'explication des faits, des événements, au comportement des acteurs. Il ne se limite pas au rassemblement et au commentaire des documents mais veut aller plus loin. Il était beaucoup plus un analyste qu'un reporter. D'ailleurs, malgré ses nombreux déplacements professionnels à l'étranger, je ne connais pratiquement aucun de ses grands reportages. L'académicien Alain Decaux était un merveilleux conteur de l'Histoire, vedette de la télévision ; beaucoup parmi les « anciens » se rappellent encore les extraordinaires reportages sur la guerre d'Indochine de Lucien Bodard, fameux journaliste de France-Soir, alors que selon plusieurs de ses confrères, Bodard aurait passé une grande partie de son séjour à Saïgon et à Hanoï au bar d'un hôtel pour y recueillir les témoignages de ses collègues de retour du champ de bataille... Fejtö traite l'actualité en historien,

parfois doublé de psychologue ou de philosophe. Il lui est à la fois important d'expliquer pourquoi et comment se sont produits les événements dont il parle, que ce soit les choses vécues ou les rappels historiques.

Plusieurs années avant la parution de son « Histoire des démocraties populaires », la publication, dans le numéro de novembre 1949 de la revue « Esprit », d'une plaidoirie en faveur de Laszlo Rajk, son ami d'enfance (et son adversaire politique), condamné et exécuté par le régime stalinien est un petit chef-d'œuvre. Fejtő démontre l'innocence de l'accusé après avoir récusé, point par point, l'absurdité de l'accusation alors qu'à l'époque de la rédaction de son texte (40 pages de la revue), écrit à peine quelques semaines après le déroulement du procès préfabriqué, déroulé à Budapest, il n'avait pratiquement aucune documentation à sa disposition.

Nous connaissons tous l'extraordinaire parcours journalistique de Feri devenu sans aucun doute, le meilleur spécialiste du monde communiste en France.

Et, après son départ à la retraite à l'âge de 65 ans, le journaliste devient de plus en plus un historien, universitaire réputé. Après avoir passé - à son âge avancé - avec succès plusieurs examens, enseigne à Sciences-Po. Il m'a invité à plusieurs de ses séminaires pour parler aux étudiants de mes voyages à l'Est ; entre temps, le candide immigré que j'étais en 1950 est devenu journaliste français, collaborateur du « Monde » et de la radio d'État. Mon aîné de vingt ans, Feri ne m'a jamais traité comme un fils mais toujours comme un confrère...

En quelque sorte, nous sommes devenus des complices. En bonne partie en raison de la similitude de nos idées politiques, de notre opinion sur la situation en Europe centrale et orientale et de l'importance du développement des liens entre la Hongrie, notre pays d'origine et la France, notre pays d'adoption.